

JIJEL ET SON COMPLEXE DE BELLARA

Il y a un peu plus de trente ans, plusieurs membres du gouvernement, accompagnés de quelques hauts fonctionnaires, effectuaient une visite de travail dans la wilaya de Jijel pour s'enquérir sur place de l'état d'avancement d'un certain nombre de projets économiques et sociaux.

Parmi ces projets qui étaient tous importants, il y avait celui que l'on appelle depuis lors le complexe sidérurgique de Bellara, du nom du site qui fut choisi de préférence à celui de Settara (ex-Catinat). Les deux endroits sont proches de la ville d'El-Milia avec cette différence que celui de Settara se trouve sur la route de Collo-Skikda, dans une zone montagneuse et accidentée (pour l'histoire : le nom de Settara fut donné à la localité en question en souvenir de la sanglante bataille, qui y eut lieu en avril 1958), tandis que celui de Bellara se trouve dans la plaine de l'oued El- Kebir qui prolonge l'oued Rhumel, et commande le passage entre Constantine et Jijel, via les gorges d'El-Hammam. (Pour l'histoire, c'est dans cette région que les insurgés conduits par un religieux illuminé nommé Belharach et d'autres marabouts prédicateurs ont tué, en août 1804, le bey Osman qui les pourchassait pour avoir attaqué Constantine). Chacun de ces deux sites avait ses avantages et ses inconvénients.

Le facteur relief a été très certainement déterminant dans le choix du terrain de Bellara. Celui-ci est en effet plat, quasiment rectangulaire, formé d'un seul tenant, et couvre une superficie d'environ 5 kilomètres carrés. Il est intéressant de rappeler à ce propos que le dossier du complexe sidérurgique — études de faisabilité, études économiques, études techniques... — avait été lancé à la fin des années 1970 par l'ex-ministère de l'Industrie (MIE), puis pris en charge et piloté par le ministère de l'Industrie lourde dont le titulaire fut, jusqu'à la fin de l'année 1981,

M. Mohamed Liassine, polytechnicien, ancien membre du staff de la Société nationale de sidérurgie (SNS) et ancien cadre supérieur du ministère de l'Industrie et de l'Energie. Le ministère de l'Industrie lourde a disparu lors du remaniement gouvernemental de 1984. Un autre élément avait été également pris en considération dans le choix du site de Bellara. Le complexe sidérurgique envisagé avait en effet besoin d'un port pour le transport, tant à l'importation qu'à l'exportation, d'importantes quantités de minerai de fer, et de produits sidérurgiques pondéreux, finis ou semi-finis. Rappelons qu'à cette époque, on disait que ce complexe allait fabriquer, en plus du fer à béton et autres pièces en fer et en acier, des plaques et des tôles destinées notamment à la fameuse usine automobile Fatia qu'on avait envisagé de construire près de Tiaret. Tout le monde sait que ce projet a malheureusement été abandonné en 2007 : pendant des années, Fatia, que les habitants de Tiaret attendaient avec beaucoup d'impatience, avait joué au «serpent de mer», avant de disparaître totalement ! Mais s'agissant du port réservé au complexe sidérurgique, il devait être très proche dudit complexe, spécialement équipé, et assez étendu, pour des raisons de rentabilité économique évidentes. Or, le port de Jijel ne pouvait convenir, parce qu'il est petit, a un faible tirant d'eau, est périodiquement menacé d'ensablement, et n'est susceptible, croit-on savoir, d'aucune extension significative. C'est pour toutes ces raisons qu'on a donc décidé de construire à Djendjen la nouvelle et imposante infrastructure

portuaire qui porte le même nom. Ce grand port est aujourd'hui géré par une entreprise émiratie spécialisée dans la direction et l'administration des grands ports. Il convient par ailleurs d'indiquer que le port de Djendjen n'est pas la seule infrastructure d'accompagnement induite par la construction du complexe de Bellara.. Comme n'importe quel autre investissement structurant, ce complexe est en effet au centre d'un ensemble intégré de projets, différents par leur objet et leur utilisation, mais qui se combinent les uns aux autres au profit de l'investissement central, en l'occurrence le complexe lui-même. Tous ces projets, étaient appelés à transformer radicalement les données économiques, sociales et démographiques de la wilaya de Jijel et de ses environs, grâce aux effets en chaîne qu'ils devaient déclencher au niveau des activités de sous-traitance, des services, et des emplois directs et indirects... D'où l'intérêt avec lequel la population de Jijel suivait l'évolution de ce projet industriel, qui visait à mettre fin à son isolement et à son sous-développement.

L'activité économique de wilaya de Jijel est en effet presque exclusivement dédiée à l'agriculture, une agriculture vivrière pratiquée dans de rares et étroites plaines, et dans une bien moindre mesure, dans les montagnes qui occupent la plus grande partie de son territoire. On pratique aussi depuis des lustres à Jijel et depuis peu à Ziam Mansouriah la pêche côtière ; mais il faut bien admettre que ce n'est là qu'une activité faible et peu rentable : on ne connaît pas dans cette wilaya de patrons pêcheurs ou de pêcheurs millionnaires ! Le littoral de la wilaya dispose, certes, d'intéressantes potentialités touristiques et connaît durant la période estivale une assez forte activité

Par Zineddine Sekfali

touristique, mais il ne s'agit là que d'un tourisme local, limité dans le temps, et qui, en définitive, est sans grand apport pour l'économie et le commerce de la wilaya. Comme c'est le cas partout ailleurs en Algérie, il reste beaucoup à faire pour que se développe dans cette wilaya une industrie touristique digne de ce nom.

Or, le complexe sidérurgique tarde à voir le jour, car il faut se rendre à l'évidence : les projets et structures d'accompagnement du complexe ont pratiquement tous été achevés, mais l'usine de sidérurgie n'est malheureusement pas encore sortie de terre ! Pire que cela : son terrain d'implantation est prêt à l'accueillir et l'attend depuis déjà plusieurs années.

On y a en effet procédé à de coûteux terrassements et construit des digues protectrices contre les inondations ; on y a effectué des travaux pour le drainage des eaux pluviales ; on y a creusé des forages ; on a procédé aux raccordements aux réseaux d'assainissement et d'eau potable, ainsi qu'aux réseaux d'électricité et de gaz ; on a relié le site au réseau routier et à la voie ferrée ; une clôture d'environ 14 km et des locaux à usage administratif et d'habitation, ont été construits... De grandes infrastructures ont été réalisées et sont entrées en activité, comme la ligne de chemin de fer Jijel-Djamal-Ramdane, grâce à laquelle la ville et la wilaya de Jijel sont désormais reliées au réseau ferroviaire national, la gare de triage de forte capacité à Bazoul (entre Jijel et Taher), et plusieurs petites gares ferroviaires dans les localités traversées.

Une puissante centrale thermoélectrique a été construite et prise en charge par Sonelgaz.

Les suicidés victimes de l'aridité de la pensée

Le titre de cette contribution m'est venu après avoir lu la déclaration dans la presse du professeur Abbès Ziri, psychiatre de son état, qui affirme que les «suicidés sont victimes d'une pathologie psychiatrique».

Mon sang n'a fait qu'un tour et mon cœur a tremblé à la lecture de son affirmation péremptoire et sans nuance. Ma première réaction fut une colère de bête blessée, d'un citoyen humilié qui s'est vite apaisée en lisant la réaction des lecteurs à la déclaration de ce professeur. Je me suis dit que le pays n'était pas peuplé seulement d'arrogants imbus de leur personne et de leur soi-disant savoir. Bien au contraire, il recèle en lui de l'intelligence, des désirs, du courage, hélas, inexploités par un système dont la fonction première est de geler la pensée. Ce professeur me fait rappeler ces psychiatres que le système de l'ex-URSS soi-disant communiste utilisait pour discréditer les opposants politiques.

Quelle mouche a donc piqué ce professeur pour dire de telles inepties ? A le croire, la folie serait une maladie qui n'a aucun rapport avec les réalités de la vie. Elle est une sorte de punition divine comme certains imbéciles l'ont déclaré s'agissant du sida ou bien des tremblements de terre. Ce monsieur, au lieu de s'interroger sur le processus qui conduit des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, à mettre fin à leur vie, les condamne sans le moindre remords. Il ne rend pas service à cette science qui est censée sortir la tête des gens hors de l'eau et

non les condamner à une sorte de fatalité comme si la folie était une sorte de mystère indéchiffrable par les humains.

Entendre ce genre de propos dans le pays de Franz Fanon qui n'a cessé de lutter contre les théories racistes des ethnologues et autres psychiatres qui ont considéré les Algériens porteurs du virus de la violence fait mal. Ces messieurs voulaient évidemment faire oublier la barbarie de la colonisation, mère de toutes les violences. Savoir que dans l'Algérie d'aujourd'hui on retrouve des échos des serviteurs de la colonisation est quelque chose d'insupportable.

Ce monsieur Ziri ne sait-il pas que tout concourt à rendre dingue des gens dans un pays où la castration de la parole, de la pensée, du corps est monnaie courante pour que rien ne doit bouger, pour que l'obscurantisme tienne à jamais le haut du pavé. Je ne peux que terminer cet article en citant ma propre conclusion à une contribution parue ici même le 11 janvier 2012 : malgré la gravité du phénomène de l'immolation, les responsables au pouvoir ou dans l'opposition gardent un mutisme inquiétant. Quand leurs idéologues daignent prendre la parole, c'est pour réduire les actes de ces immolés à quelque faiblesse psychologique.

Ces explications un peu courtes évitent à ces gens-là de s'interroger sur un phénomène quelque peu dérangent. Face à cette démission, on se doit de cerner les raisons et percer les secrets de l'inti-

Par Ali Akika, cinéaste

mité qui poussent ces citoyens à se donner la mort en bravant une interdiction «divine» dans une société pourtant pétrie de religiosité. Partir en fumée dans d'atroces souffrances est un acte (évidemment courageux) qui porte en lui un double message d'une haute charge symbolique et politique. Dans l'esprit du futur immolé naît peu à peu l'idée suivante : je ne suis pas un colonisé comme le furent mes parents qui ont supporté la misère et l'humiliation sous les bottes d'un dominateur étranger. Aujourd'hui, je ne peux pas, je ne dois pas accepter de subir cet état humiliant d'autant plus intolérable que je vis dans un pays indépendant.

A travers cette prise de conscience, il semble dire aux siens : refusez la fatalité comme unique horizon «naturel». Pour élargir et diversifier les horizons, construisez, inventez une autre façon de voir la vie qui permet l'éclosion de la vérité.

Il n'y a rien à ajouter sinon conseiller à ce professeur de parfaire sa formation en s'ouvrant à la vie de ses compatriotes, véritable source de la connaissance. On n'est pas sorti de l'auberge, hélas, car je crains qu'il faille encore revenir dans le futur pour combattre la médiocrité des idées dans un pays qui s'enorgueillit d'avoir eu pour enfants saint Augustin, Apulée, l'Emir Abdelkader, Kateb Yacine et tant d'autres entrés dans l'anonymat de l'histoire.

A. A.